



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 140

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
OLIVIER (Crapoulet Records)
Mr BEAT-MAN
MANU (Ekymose)
ROUGERUNE
FATAL DE ST ERROR
Joey SKIDMORE
Grégoire GARRIGUES (Argent Ardent)

RIP :
Ivan REITMAN
Joël HOUSSIN
Yvan COLONNA

Lundi 4 avril 2022 ; 16:35:38
Ukrainian time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

ZONE INFINIE : Atomisés (CD autoproduit)

Un groupe sorti de nulle part, du moins pour moi, qui existe pourtant depuis près de dix ans (le groupe, pas moi), la science érotique de l'instinct de reproduction a encore bien des secrets que nous autres pauvres humains ne sommes encore pas près de découvrir, un peu comme le trou noir de l'apparition du coronavirus covidomane. On aura sûrement trouvé quelques exoplanètes habitées avant de percer le mystère de la grandeur et de la décadence d'un groupe de rock. L'humanité sera peut-être même déchu de sa prééminence sur la planète d'ici là. Bref, Zone Infinie vient de la banlieue est lyonnaise, à la louche Villeurbanne, on ne va pas non plus se piquer de circonvolutions aussi hermétiques que la pensée macronienne pour appeler un gosse un gone. Encore qu'aucun de ces deux termes ne semble approprié pour des argousins qui doivent sûrement flirter avec la trentaine triomphante. "Atomisés" est un mini album six titres qui vient après un EP et deux albums, ce qui nous fait une honnête moyenne annuelle. Oui, la vitesse discographique d'un groupe punk s'apparente au crapahutage d'un escargot, on ne compte pas en heures mais bien en unités un chouïa plus flegmatiques, a fortiori quand on n'a pas trop de brouzoufs pour se payer les vacances aux Bahamas nécessaires à la conception d'un album des Rolling Stones. Zone Infinie doit donc convoquer le ban et l'arrière-ban des fidèles d'entre les fidèles, notamment leur ingénieur du son, un certain Bruno, qui soigne leur petites chansonnettes avec l'abnégation d'une ursuline au chevet d'un lépreux. Et le bonhomme est efficace, puisque, face à ce qu'on devine être un manque de moyens endémique, les disques de Zone Infinie, s'ils sonnent définitivement punk old school, ne résonnent en rien cheap ou rachitique. Ce qui n'est pas rien. De l'aveu même des musiciens du groupe, ils sont plutôt adeptes de vintage que de metavers, ce qui transpire de la demi-douzaine de retournelles d'un disque fort gouleyant, cinq morceaux punk-80's, et un dernier, "En plan", très rock'n'roll, ce qui n'est pas pour me déplaire. Si la comparaison n'était pas devenue une grossièreté aujourd'hui, ou pourrait dire que "En plan" fait salement penser à quelques trucs primitifs de la Souris Déglinguée, mais on préférera citer Jungle Fever ou les Midnight Rovers, ce sera moins clivant et plus prétentieux de la part du plumitif qui se fend de ces quelques lignes. J'ai nommé ma pomme. Signalons pour finir que, avec ce mini album, Zone Infinie voit une partie de son personnel renouvelé avec l'arrivée de gonzes entendus dans d'autres combos lyonnais, comme Seb & the Rhaa Dicks ou Top Secret. Ca reste en famille, c'est pas comme si on avait débauché un requin fraîchement débarqué de Los Angeles pour se refaire une santé loin des saladiers de coke. Ici, on tourne toujours à la rosette et au beaujolais, du moins le supposé-je compte tenu du biotope dans lequel grenouille la petite bande. Maintenant, avec le dérèglement climatique et ses effets secondaires, voire même tertiaires, on ne peut plus trop jurer de rien.

SUGUS : Tolai ! (CD, Monster Zero)

D'accord, plus vraiment des torillons de l'année les hidalgos de Sugus puisque leur avènement peut être daté de 1995 (même pas besoin de carbone 14 ni de dendrochronologie pour s'en souvenir, une bonne partie d'entre nous était déjà là), ce qui leur fait donc, prenons la calculatrice pour être certain que le compte soit bon, plus d'un quart de siècle dans les gencives et les artères. Ce qui commence à causer, l'espérance de vie d'un groupe punk n'étant pas forcément aussi élevée, même sans COVID, même sans Poutine et ses menaces nucléaires, même sans toutes les saloperies qui vont finir par nous renvoyer au néant dont on se demande bien comment on a pu faire pour en sortir tellement nous sommes cons nous les humains. De ça je suis prêt à faire déposition devant n'importe quel tribunal intergalactique. Pour en revenir à Sugus, force est d'admettre que, parfois, le punk ça conserve. Or donc, 27 ans, âge pourtant fatidique dans l'histoire du rock'n'roll, peut-être pas toutes leurs dents, mais une niaque intacte, Sugus nous envoie une nouvelle volée de bastos élégamment calibrées pour nous faire frémir les orteils bien abrités dans les Converse. Appelons-ça punk-rock, pop-punk, punk'n'roll, à chaque fois on tourne autour de la vérité. C'est que Sugus maîtrise l'accord séminal et sémillant, la mélodie énergisante (dopée à la cojon de toro ?) et énervée, la canción inspirado, surtout par la cerveza et la perspective de récupérer les oreilles et la queue de tous les crooners latino qui nous les broutent sévère avec leurs putasseries lacrymales. C'est pas parce que Sugus chantent en partie en espagnol qu'ils se sentent obligés de nous tartiner le museau avec la mélancolie dont on pense que seuls les Ibères sont concessionnaires (si seulement c'était vrai, il y aurait moins mal). Outre le fait que le punk n'a que faire de sentimentalisme de pacotille, laissons ça aux amateurs de soupe. Les lascars distillent la fierté castillane à l'aune des deux arpeges fondateurs d'un punk qui doit tout aux gangs les plus racés,

de ceux qui n'étaient leur science harmonique qu'en moins de deux minutes et qui ne ramassent la confiture qui en dégoûline qu'avec la semelle de leurs godillots, semelles aussi trouées que des poches rimbaldiennes. Les punks peuvent avoir la bohème moderne, ça n'est pas incompatible avec leur urbanité électrique. Ce sixième album du plus fringant des groupes madrilènes confirme tout le bien qu'on pense d'eux depuis longtemps et nous rappelle que l'Espagne ne doit pas être sous-estimée quand on dresse la carte des grandes terres d'élection d'un rock'n'roll jouissif et éruptif. Andale andale !

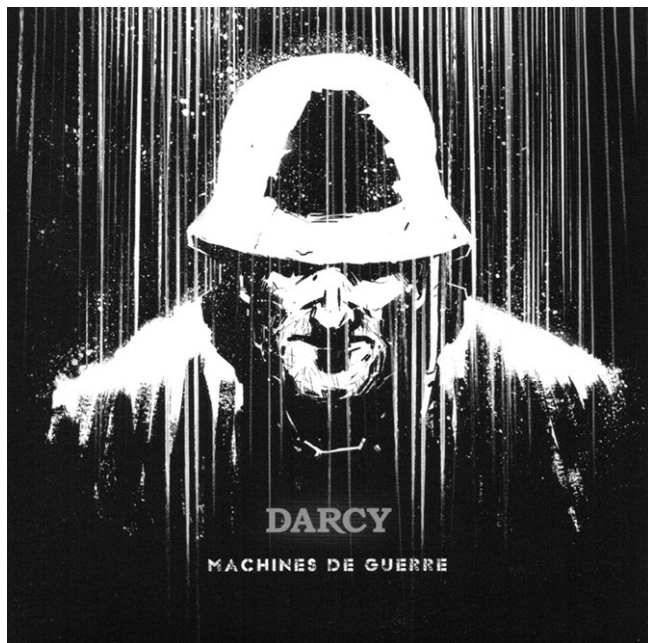
DARCY : Machines de guerre (CD, At(h)ome - www.label-athome.com)

CACHEMIRE : Dernier essai (CD, At(h)ome)

Le premier album de Darcy, en 2016, avait beau s'intituler "Tigre", il paraît aujourd'hui un peu édenté et griffes limées à l'écoute de son petit frelu, "Machines de guerre". Musicalement, on est passé de la Méhari en plastique kaki aux orgues de Staline dernier cri (connaissant son avidité territoriale, Poutine a forcément dépoussiéré les antiques katiouchas avant de lancer ses offensives contre la Crimée ou l'Ukraine), on est passé du rock certes pêchu mais un brin banal de "Tigre" au métal-core bourru de "Machines de guerre", au point qu'on pourrait se demander s'il s'agit bien du même groupe et s'il n'aurait pas été détrôné à notre insu par une tribu de change-peaux plus malins que la moyenne de leurs cousins bestiaux. Certes, Darcy a bien connu un changement de bassiste mais ça n'explique pas tout. "Machines de guerre", c'est un peu comme si Darcy avait fini par trouver le bouton secret de la voiture de James Bond, celui qui transforme la berline luxueuse en charrette de science-fiction. "Machines de guerre" c'est la transition entre la charge des dragons et des cuirassiers de Murat à Eylau vers le choc frontal des Panther allemands et des T34 russes à Koursk. "Machines de guerre" c'est le bruit, le sang, la fureur et la cruauté des conflits industriels du siècle passé, amplifiés par une musique dopée au 220 nucléaire. Du hardcore qui déboîte et qui dépose, du métal qui tranche et qui débite, c'est sûr, on est loin de la guerre en dentelles chère à Louis XV, on n'est plus à Fontenoy à se faire des politesses et des ronds de jambe. Darcy, c'est la guerre du feu façon Krupp, jusqu'à la désolation de l'après (l'acoustique "Eva"), symbolisée par la très belle pochette du disque, largement inspirée par Frank Miller. On pourra toujours reprocher à Darcy la redondance du propos ("Viens chercher pogo" et "Police partout" partagent pas mal de vers en commun), des interludes remplissage (mais qui permettent de respirer au milieu de cette poudrière), voire des invités en manque d'envergure (Kemar de No One Is Innocent, bof, heureusement compensé par la présence de Niko Tagada Jones sur "L'étincelle au brasier"), mais on ne peut nier que le groupe a su évoluer, sans se complaire dans un statu-quo qui, au regard de ce que le groupe est devenu, aurait finalement paru bien fade à l'usage. Ca n'est pas la moindre des qualités de "Machines de guerre" et c'est déjà beaucoup.

On prend (presque) les mêmes et on recommence avec le troisième album de Cachemire qui ne risque pas de chambouler la vision métal-punk d'At(h)ome quand le label ne fait pas dans la chanson française mais dans la bourlingue plus électrique. Car il y a de sérieuses similitudes entre les Rennais de Darcy et les Nantais de Cachemire, au point qu'on pourrait craindre une certaine dégénérescence consanguine à force de barboter dans des eaux alevinées aux mêmes frais. Heureusement, si les points communs sont nombreux, on trouve quand même quelques divergences de vue entre ces deux amas cellulaires. Certes, Cachemire a une vision très aciériste de ce que doit être le rock à fort potentiel vigoureux, certes le groupe retape les mêmes thèmes d'indignation de niche et de dénonciation au grand jour, certes les gaziers aiment également les ambiances aussi noires qu'une marée intempestive et non contrôlée, encore qu'il les agrémentent d'un rouge parcimonieux (dédiant même un morceau à la teinte du sang frais), certes ils copinent avec les mêmes voisins de palier, puisque eux aussi invitent Kemar de No One Is Innocent et Niko de Tagada Jones à venir brailler sur une paire de morceaux, on n'est pas encore dans le népotisme mais on s'en approche, au point qu'écouter les deux albums à la suite pourrait faire croire qu'on a là les deux faces d'une même pièce ou les deux parties d'un même diptyque. Certes, certes. Mais Cachemire sait prendre ses distances avec une ligne éditoriale peut-être pas aussi psychorigide qu'elle le laisse paraître. Chez Cachemire, les textes affichent un certain sens du littéraire, surmontant la facilité du slogan coup de poing en faisant appel à un peu de subtilité, ce qui, dans un monde de brutes, n'est jamais gagné. Et puis Cachemire, si ça bourrine plus souvent que Chantal Goya (je sais, c'est pas difficile), ça sait aussi se désolidariser du syndrome du marteau-pilon pour tenter l'aventure du marteau à texturer avec des sonorités inusitées dans la traditionnelle distribution

de pains, comme des choeurs d'enfants (si si), des cordes, des cuivres et même un banjo. Bon, honnêtement, à part les vocalises impubères qu'on ne peut pas rater sur "Les petits poings", le reste, faut le deviner plus que s'en délecter mais c'est l'intention qui compte. En revanche, la tentation disco de "Saturday night", jusque dans l'imitation à peine voilée de Patrick Juvet (là ça pique sévère, pire qu'une veuve noire au réveil difficile), était-elle bien nécessaire ? Le besoin de se différencier doit-il en arriver à de telles extrémités ? Des fois, le confort grégaire du troupeau a un côté rassurant qui n'est pas si gênant. Enfin, moi, ce que j'en dis...



TOLTSHOCK : Rétrospective 1999-2003 (CD, Une Vie Pour Rien Archives)

Toltshock était un groupe de oi ! parisien tendance fin de siècle, puisque, comme vous avez pu le constater si vous avez lu consciencieusement le titre de ce disque, il n'a connu qu'une courte vie, un lustre, au tournant de deux cycles séculaires, on a les repères temporels qu'on peut. En si peu de temps, on se doute que Toltshock n'a sûrement pas enregistré pléthore de disques. De fait, le groupe n'en a sorti que trois, deux singles et un mini-album, soit neuf titres au total, l'un des deux singles, le dernier, auto-produit, n'étant gravé que sur une seule face avec un unique morceau, un disque qui n'a même pas été vendu mais donné par le groupe aux spectateurs de l'un de ses concerts au Théâtre Dunois à Paris en janvier 2002. Bon esprit ! Et donc, si, avant les dates de naissance et de décès de Toltshock, vous avez pris garde au substantif y étant accolé, vous imaginez aisément que ces neuf morceaux sont ici disponibles et vous avez raison. Ceci étant, comme le décompte final fait état de quinze chansonnettes au total sur cette galette de vinyl, vous aurez tout aussi raison de supputer qu'on y a ajouté quelques inédits, une demi-douzaine en l'occurrence si vos élémentaires notions de calcul mental infligées à votre cortex encore embryonnaire au cours préparatoire vous ont été profitables. Un disque qui se présente un peu comme la métaphysique de Toltshock, l'alpha et l'oméga de sa carrière, le yin et la yang de son existence. Toltshock se revendiquait prolétaire, affiliation qu'on retrouve dans des titres comme "Haut les coeurs" ("Haut les coeurs prolétaires" même, tel que mentionné sur le single une face sus-mentionné) ou "Workers", ce qui me permet d'aborder, incidemment, le fait que le groupe chantait aussi bien en français qu'en anglais. La oi ! de Toltshock est assez conforme à l'esprit du genre, chant de rogomme, textes scandés et érucrés, guitares sanguinolentes, rythmiques basiques, choeurs hooligans, le groupe n'avait aucunement envie de révolutionner le style ni même de renverser la table mais simplement de rendre la chose de la manière la plus crédible possible et au mieux de sa forme. Ce qui, en soi, est déjà hautement estimable comme attitude. Il existe également une version digitale de ce disque avec sept bonus supplémentaires, dont quatre live, avec un son correct, ça change des trucs crapoteux qu'on trouve trop souvent dans ces arrière-cours discographiques. Avec tous ces bonus, on finit par se retrouver avec quatre déclinaisons de "Brixton boogie" qui devait probablement être l'hymne du groupe puisque la version initiale était la face A de leur premier single. C'est la seule qui sera publiée du vivant de Toltshock. Le groupe

enregistrera une deuxième version quelques temps plus tard qui restera dans les tiroirs jusqu'à aujourd'hui. Quant aux bonus digitaux, ils en balancent deux autres, une live, jusque-là, ça se tient, vu que le groupe devait sûrement jouer ce titre à chacun de ses concerts, et une soi-disant acoustique qui montre le fabuleux sens de l'humour de Toltshock, cette version étant tout sauf "peace and love autour du feu de camp", elle est même carrément sauvage, semblant avoir été enregistrée à l'arrache dans le local de répétition sur un magnéto hors d'âge, une version quasiment garage. On regrettera juste que cette rétrospective ne soit pas une intégrale puisqu'il manque au moins un morceau, la reprise de "Stay clean" de Motörhead que Toltshock a enregistrée pour les besoins d'un tribute au groupe le plus verruqueux de l'histoire, une compilation parue en 2003 sur le label allemand Randle Records, avec Lombego Surfers ou Rejected Youth comme petits camarades de bac à sable.

Mike BELL CARTEL : The cartel & I (CD, Beluga Records)

Le Mike Bell Cartel fait du garage dans le strict respect des procédures, un garage dûment accrédité par les académies aptes à délivrer les certificats de conformité. N'attendez pas de ce groupe finlandais de quelconques écarts de langage, de vilaines débauches de daube musicale, d'insanes turpitudes sonores, ce n'est pas dans ce genre de saunas bas de gamme et mal isolés qu'ils vont faire leurs ablutions mais plutôt dans le must du bien-être et de la cabane en bois d'épicéa plantée au milieu du lac. Le respect des traditions est un art de vivre pour le Mike Bell Cartel. De par la composition du groupe d'abord, avec d'ex membres de Mike Bell & the Belltones, des Hynomen, des Valkyrians ou de Hard Action, que du gang adepte de musique au plus près du bois de renne. De par les sonorités débitées à la scie d'abattage (surtout pas de tronçonneuse, sacrilège), toutes millésimées sixties, décennie royale pour le garage le plus bio qui soit, jusque dans ses écorniflages pop, guitares pétillantes soudoyées à la fuzzbox, orgue Farfisa feulant comme un lynx en embuscade, harmonies vocales réverbérées par l'écho de la taïga boréale, mélodies acidulées comme un bonbon à la sève de pin. Vous confiez le tout à un maître artisan de la trempe de Liam Watson, le sorcier du Toe Rag Studio en Angleterre entre les griffes de qui est passée toute la Medway scene mais aussi quelques amateurs éclairés comme les White Stripes, qu'on peut difficilement taxer de marivaudage obséquieux, et vous avez un disque de haute tenue pour vous égayer le cornet. Sans fausse nostalgie larmoyante, sans édulcorant de synthèse, sans complément alimentaire inutile. Ce premier album du Mike Bell Cartel ravira les chantes de la cantilène pétulante, de l'ariette énergétique, du lied héroïque, de la mélodie intemporelle, de la ritournelle fougueuse. Ce cartel là ne vous détruira pas les cloisons nasales avec ses produits frelatés et ne vous fera pas prendre des caniches pour des hippopotames, Pablo Escobar n'a aucune responsabilité dans cette affaire. En revanche, une addiction au garage jouissif du Mike Bell Cartel n'est pas à exclure en cas d'écoute intense et prolongée. Une petite pause auditive de cinq minutes par heure ne peut pas nuire. Il ne faut jamais trop abuser des bonnes choses.

CAPYBARA SOCIAL CLUB 19 (Fanzine - www.crapoulet.fr)

Olivier, qui dirige d'une poigne énergique le label Crapoulet, fait un peu figure de dernier gardien du royaume punk en terre provençale puisque, outre sa petite entreprise vinylique, il édite aussi un mini fanzine plutôt bon enfant bien qu'affichant une certaine contenance assez fiérote. Dans ce numéro (le dernier en date ? en tout cas je viens de le recevoir alors allons-y gaiement), selon un principe désormais acquis si j'en crois la première phrase de l'opuscule, une interview de Pedigree, un groupe belge (Tournai) dont je n'avais jamais entendu parler malgré déjà deux disques à son actif. Conséquemment, l'objectif de tout fanzine digne de ce nom est atteint en ce qui me concerne, la découverte d'un quatuor d'un abord sympathique à la lecture de l'entretien et qui aime à soigner le visuel au moins autant que le son. Ça change des bêtes mp3 dématérialisées qui deviennent une sorte de standard de la mise sur le marché. Quant à la seconde partie du zine, on y trouve moult chroniques de disques. Moult puisqu'elles sont très courtes aussi Olivier peut-il en caser un maximum dans le cadre minimaliste choisi (16 pages en format A6, faut pas se vautrer en étoile de mer sur la plage surpeuplée). En revanche, le parti pris peut surprendre, ces chroniques ne se déclinent pas uniquement en fonction de l'actualité mais selon ce que l'ascar écoute chez lui au moment où il décide de s'installer devant son clavier. Il y a donc du vieux, du moins vieux ou du récent. Ça permet de remettre en lumière quelques groupes un tantinet oubliés par les ayatollahs du dernier cri à tout crin. Le concept se défend. Apparemment, la seule constante qui préside au choix de

chroniquer tel ou tel disque semble être : le skeud est-il cool ? Car ce petit mot de rien du tout, quatre lettres dont une doublée, revient quasi systématiquement dans les chroniques. Je n'ai pas poussé le vice jusqu'à vérifier s'il était utilisé dans chacune d'entre elles mais on ne doit pas en être loin. Si ça n'est pas la preuve qu'Olivier fait ce zine par plaisir, je ne sais pas ce qu'il lui faudrait inventer d'autre pour nous en convaincre.

Sam SNITCHY : Get me wrong (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodoohythm.com)

Vus d'ici, les Suisses nous apparaissent tous comme des banquiers véreux, des horlogers passésistes ou des commerçants avides. Et ça n'est pas que vu d'ici, les rares fois que je suis allé en Suisse c'est vraiment ce que j'ai ressenti. En gros, en Suisse, si t'as pas d'argent (comprendre vraiment beaucoup de tunes) tu peux passer ton chemin, on ne te retiendra pas. De fait, je ne me suis jamais attardé, n'ayant traversé le pays que pour éviter un trop gros détour pour aller traîner mes guêtres en Autriche, en Hongrie ou en Roumanie. Non, la Suisse n'est sûrement pas le pays le plus accueillant du monde, hors dictatures s'entend, mais comme, de toute façon, depuis deux ans, la dictature est devenue mondiale, ça ne fait plus vraiment de différence. Le seul intérêt de la Suisse, c'est sa scène musicale. Evidemment, il faut oublier Stephan Eicher (encore que, dans la variété, c'est pas forcément ce qu'il y a de pire) et les yodlers fous des sommets alpins. En revanche, dès que vous grattez un peu la surface gelée du bitume helvète, vous tombez souvent sur de sacrés chtarbés. En Suisse, apparemment, le meurtrier on ne connaît pas trop, ou alors ça ne fait jamais la une de l'actualité, du coup, pour compenser, les musiciens ont tous le cerveau en capilotade, ce qui s'avère être nettement moins dangereux pour tout le monde. Et, parmi les plus dézingués de l'hypothalamus, on en retrouve une palanquée sur Voodoo Rhythm, label lui-même dirigé (hum !) par un maître en matière de névroses mentales. La dernière signature de Voodoo Rhythm ne déroge pas à cette règle non écrite mais néanmoins respectée à la lettre. Sam Snitchy, à la base, est un poète des rues, celles de Berne, capitale de la Confédération Helvétique (le CH de leurs plaques d'immatriculation, au cas où vous vous poseriez la question, même si on se demande bien pourquoi vous voudriez le savoir), quartier général des derniers ursidés du pays et antre de la Voodoo Rhythm team, ce qui fait quand même beaucoup de dérèglements sociétaux pour une seule ville. Un poète du caniveau, un poète trash, un poète tenant plus de Tristan Tzara, André Breton ou Max Ernst que de Lamartine, Hugo ou Ronsard, juste pour vous donner une idée du niveau de branquitude du bonhomme qui atteint au moins une magnitude de 11 sur l'échelle d'un ampli Marshall ou d'un ready-made de Marcel Duchamp. Mais, apparemment, déclamer depuis trente ans ses rimes désaxées à la face du badaud suisse lambda, qui doit sûrement penser que le maboul va lui piquer ses économies pendant qu'il le distrait durant sa déambulation vespérale, ça ne suffisait plus à Sam Snitchy d'où l'idée de mettre tout ça en musique. Il avait déjà tenté l'expérience sous les noms de Melker (trayer, sous-entendu de vache, en français, ce qui ne risque pas d'enjoliver son CV si l'envie lui prenait de postuler à une fonction de cadre bancaire chez HSBC, encore que, compte tenu des malversations coutumières de cette officine de blanchiment d'argent, ça ne serait peut-être pas si incongru) ou encore Mani Porno (classieux non ?) entre 2015 et 2020, avec deux albums de synth pop new wave absurde, il récidive donc avec cette nouvelle identité, entouré d'un "groupe" à la composition aussi dadaïste que ses chansons, basse, batterie, synthés, boîte à rythme. Pas de guitare ? Ben non, pas de guitare (alors qu'il y en avait chez Melker/Mani Porno). La guitare, c'est pour les m'as-tu-vu de hard-rockers satisfaits de leurs poses de chippendales, c'est bien connu, ça sert de cache-misère, c'est pour faire croire qu'on est musicien. Sam Snitchy n'est pas musicien, d'ailleurs il ne joue de rien du tout, il chante, ce qui n'est déjà pas rien. Conséquence de cette nouvelle formule, la musique de Sam Snitchy est devenue une sorte de synth-punk discoïde mutant fait pour à peu près tout sauf pour danser, ou alors bien profond dans les entrailles des sous-sols labyrinthiques d'une boîte qui n'accepterait que des zombies et des aliens sous Prozac, de tout sexe, quand même, soit une bonne douzaine répertoriés entre Vega et la constellation du Cornichon. Sam Snitchy, c'est à classer quelque part entre Devo (sans les 6 cordes donc) et Suicide (avec une 4 cordes donc) avec une touche de Crass (sans les accords alambiqués), un soupçon de Nico (sans les seins ni la beauté ténébreuse) et une pincée de Joy Division (avec des couilles). Sam Snitchy ne plaira ni à votre petite soeur ni à votre grand-mère, peut-être même pas non plus à votre cousin punk à crête et à chien, encore moins aux programmeurs radio, toutes tendances confondues, pour une fois, RTL, NRJ, France

Inter et Rires & Chansons seront tous d'accord, un bel exploit de consensualité (en un seul mot, sans cochonneté induite du coup), et je ne parle même pas des coincés du cul et des méninges (souvent les mêmes d'ailleurs) qui ne comprennent rien à ce fatras frelaté (selon leurs normes faisandées) de rythmes lobotomisés et de scansions plus timbrées qu'une lettre recommandée à destination de Mars. Ne riez pas, la NASA a estimé à 16 140 euros le coût d'un envoi vers la planète rouge, des fois que vous auriez là-bas une grand-mère à qui envoyer des vœux de bonne santé, physique, parce que mentale, quand on a choisi de se retirer sur une planète désertique, j'ai des doutes... Entre deux lancements de fusée, ils n'ont semble-t-il pas grand-chose à faire à Houston, surtout quand personne "n'a de problèmes" à signaler en cours de route. Je verrais bien Sam Snitchy en faire un twist mongoloïde de ce genre de fait divers.

EKYMOSÉ : Instants perdus (CD autoproduit)

Deuxième gnou balancé par Ekymosé après un premier EP cinq titres l'an dernier. Ici on augmente un peu la dose, six titres... plus deux bonus, donc, de facto, huit titres, j'ai toujours un peu de mal avec ces histoires de bonus... qui sont quand même, de toute façon, sur le disque. Pour justifier cette "mise à l'écart", Ekymosé précise que les deux bonus sont enregistrés sous le nom de Jean-Pierre Perrin et ses Ekymosé. Dont acte, même si le commun des auditeurs ne pane rien à cette cuisine interne. En revanche, côté formation, on prend les mêmes, chant féminin abrasif, guitare revêche, basse acide et boîte à rythme industrielle (le groupe n'a donc pas recruté chez les batteurs associés). Le fond de commerce d'Ekymosé reste un punk-rock de bon aloi, classique mais efficace, solide et qui déroule ses mélodies comme un boxeur aligne les uppercuts sur la trogne de son sparring partner, multipliant ainsi les ecchymoses, les vraies. Globalement, les textes d'Ekymosé évoquent le mal être récurrent d'une jeunesse qui ne se reconnaît guère dans une société qui semble de moins en moins vouloir d'elle, à part, bien sûr, si elle accepte de jouer le jeu qu'on lui impose, y compris et surtout quand les règles sont pipées. En ce sens, la pochette du disque est emblématique, avec la photo de la façade d'une auberge de jeunesse/foyer de jeunes travailleurs. Toute une symbolique plébéienne oubliée des politiques, de quelque bord qu'ils viennent, comme le montre la propagande démagogique qui nous inonde en cette période pré-électorale, on a l'habitude. De ce point de vue, rien ne change, ils sont d'une persévérance crasse. Quant aux deux reprises du disque, que dire. "Tout va bien" d'Orelsan, rappeur au QI de palourde trisomique (pléonasme ?) qui a négocié un virage arrangeant (surtout pour son compte en banque) aussi putrescent que ses controverses sémantiques, et "Lily" de Pierre Perret au discours d'une même banalité petite bourgeoise. Mouais. La variété passée à la moulinette punk, c'est bien quand c'est du second degré, de la parodie, du foutage de gueule, un peu moins quand ça paraît être assumé comme tel. Au-delà de la résignation à l'idée que la ménagère de cinquante ans pourrait y trouver un atome d'intérêt, heureusement que la musique lamine la rhétorique et que le punk d'Ekymosé vient renégocier un contrat dont on peine toujours à lire des lignes écrites décidément en tout (trop) petit.

BURNING HEADS : Torches of freedom (CD, Opposite Prod/ Kicking)

Or donc nous voilà confrontés aux Burning Heads post Pierre-Pete Sampras, du moins pour ceux, comme moi, qui ne les ont pas encore vu dans leur nouvelle incarnation. Remplacer un chanteur relève toujours de la haute voltige sans filet. Surtout quand, comme dans le cas des Burning Heads, le chanteur en question a enregistré tous les disques du groupe. C'est peu de dire qu'on est forcément habitué à son timbre de voix puisqu'il a, de fait, confisqué la fibre vocale du gang. Alors, après trente ans de bons et loyaux services, quid de cet échange standard ? C'est sûr, à la première écoute, il y a comme une interrogation. Ben, c'est pas pareil non ? Ben non, bien sûr, c'est pas pareil. Fra (Creep AC, Ravi, Eternal Youth) n'est pas Pierre, ça sonne comme une évidence et ça tombe sous le sens. Reste plus qu'à se repasser le disque, peut-être pas en boucle, mais au moins assez souvent pour mieux juger l'affaire et prendre les choses à l'envers, en l'occurrence en s'intéressant à la musique. Là, pas d'erreur, c'est du Burning Heads. Du Burning Heads plutôt énervé d'ailleurs, comme si cette remise en question existentialiste avait foutu un bon coup de pied au cul de tout le monde. Pas de reggae ici par exemple, à part le pont de "The way you lie". Non pas que je m'en réjouisse forcément, je fais partie de ceux qui aiment bien aussi cette facette du groupe, c'est juste que, pour marquer ce nouveau départ, j'imagine qu'il valait mieux revenir aux fondamentaux et à

l'essentiel, le punk pur et dur des débuts. De ce côté-là, le cahier des charges est respecté, douze titres en trente minutes chrono, on ne peut pas dire que les Burning Heads se prennent les pieds dans le tapis et se demandent comment ils vont s'en sortir. La question n'a même pas dû se poser, surtout suite au retour dans les rangs de Phil, le guitariste originel. Un de parti, un de retrouvé, le mouvement de balancier temporel est fort opportun. Donc, les Burning Heads sont toujours les Burning Heads. Y compris avec un nouveau chanteur, puisque, à l'épreuve du temps, même encore relativement court, Fra ne fait pas tache dans le décor sonore. Il faut dire que lui non plus n'est pas né de la dernière giboulée, il possède donc toutes les qualités pour se fondre dans le mur sonore des Burning Heads. Passée la première "surprise" (le groupe ayant eu le temps de communiquer, depuis trois ans, sur cet accident de la vie, on a eu le temps de digérer l'information et de se préparer à cette évolution, ce qui a sérieusement éventé la dite "surprise"), ces Burning Heads nouvelle génération (ce qui ne manque pas de piquant comme expression compte tenu de la moyenne d'âge de tout ce petit monde) ne détonent en rien et ne font que poursuivre une aventure entamée en 1987. Disons que le changement de chanteur ne représente guère plus qu'un dos-d'âne dans un parcours qui, de toute façon, a déjà connu son lot de mouvements de personnel. Les Burning Heads s'en sont toujours remis, il n'y avait guère de raison qu'il n'en aille pas de même aujourd'hui, à part peut-être s'ils avaient décidé d'embaucher Céline Dion ou Pascal Obispo, là je ne dis pas que je n'aurais pas un peu tiqué. Mais point n'est besoin de se demander ce qui se serait passé si... What if comme disent les anglais. Un what if qui n'est pas de mise. Et qui devient même un what else tant, finalement, le choix de Fra comme nouveau chanteur des Burning Heads devient naturel dans le contexte. Il y aura sûrement quelques grincheux pour dire que c'était mieux avant, c'est inévitable, mais comme dit le proverbe, "vox populi burning vox dei heads". Après tout ce sont eux les premiers concernés, le choix leur incombe donc à eux seuls, à personne d'autre.

AUTORAMAS : Autointitulado (CD autoproduit)

Déjà 25 ans que le groupe brésilien Autoramas est sur la brèche, ce qui ne rajeunit personne, surtout pas Gabriel Thomaz, chanteur, guitariste, fondateur et dernier membre originel d'un groupe qui, parti du surf, fait aujourd'hui un rock'n'roll acerbe mâtiné de rockabilly, de garage, de punk au gré des courants porteurs et des changements de personnel. En effet, d'une formation en trio à l'origine, Autoramas, depuis 2015, évolue désormais en quatuor, avec notamment l'arrivée d'Erika Martins, capable de chanter, on l'entend souvent en duo avec Gabriel, de jouer de la guitare, des percussions et, surtout, des claviers, ayant amené de nouveaux ingrédients dans la recette. La musique d'Autoramas n'est ainsi plus aussi monolithique qu'au début, même si la base surf reste prégnante, avec un rôle accru pour l'orgue et la guitare fuzz. Autoramas est le type même du groupe qui se bonifie avec l'âge, comme en témoigne une discographie conséquente, "Autointitulado" étant leur neuvième album. Ajoutez-y une demi-douzaine de singles, autant de compilations et deux DVD, une énumération qui peut vous donner une petite idée de la pugnacité d'un groupe qui ne s'est jamais reposé sur des lauriers qu'une franche poignée d'aficionados à travers le monde leur tresse sans barguigner. Il est vrai que Autoramas ne rechignent guère à quitter régulièrement leur Brésil natal pour tourner un peu partout dans le monde, en Amérique Latine évidemment, mais aussi en Europe, au Japon ou aux Etats-Unis. Un internationalisme que n'entame même pas le fait qu'ils ne chantent qu'en portugais, leur langue maternelle, la musique, en l'occurrence, prenant largement le pas sur des textes somme toute très minimalistes, avec une propension à la répétition de quelques rimes tenant plus du slogan que de la versification poétique. Ce qui marque, et qu'on remarque, chez Autoramas, c'est cette détermination à délivrer du riff fondamental et de la mélodie entêtante, de quoi vous vriller le cervelet pour mieux s'y incruste. Un album d'Autoramas, quand vous l'avez entendu une fois, vous en retenez vite quelques lignes de guitare abruptes et aussi roboratives qu'une pleine cafetière de robusta. De la composition qui vous revient vite en mémoire dès que résonnent les premières notes de ces purs moments de rock'n'roll affirmé et capiteux. A eux seuls, Autoramas ont forcé l'imbrication des fifties exploratrices, des sixties débridées, des seventies bravaches, voire des eighties dansantes. J'en connais peu qui soient capables d'une telle universalité musicale sans pour autant vendre leur âme à un diable conformiste et confondant d'insignifiance. Un quart de siècle plus tard, Autoramas restent ce qu'ils ont toujours été, une foutue grenade rock'n'roll, dégoupillée depuis longtemps et dont la déflagration s'éternise, adaptant la théorie des dominos au principe de la guérilla électrique. Je vous surprends si je vous dis qu'Autoramas sont parmi mes groupes préférés ?

Nestter DONUTS : Flamenco trash (CD, Voodoo Rhythm Records)

Nul besoin de vous exploser les méninges à tenter de savoir ce que peut fabriquer Nestter Donuts avec sa collection de guitares toutes plus décalaminées les unes que les autres. Pour nous enlever tout doute, il a préféré l'écrire sur la pochette de son disque, du flamenco trash. Ca c'est fait. Flamenco d'accord, c'est même évident pour certaines chansons ("Bruges jail rumba"), mais en évitant les castagnettes, les jupes à froufrous, les poses de matador avec un balai dans le cul et le syndrome Gypsy Kings. Car le terme trash est largement aussi important dans cette raison sociale. Un trash mégalomane qui doit tout à la furie hispanique de l'ibère libéré, un trash décomplexé qui interdit à notre hidalgo de faire durer ses petites vignettes soniques plus de trois minutes, "Su sangre, mi amor", chanson d'amour syphilitique, fait figure d'orgie romaine avec ses quatre minutes et demi, un trash punky et garagiste aussi venimeux qu'un cobra royal ("Mamba jovencita"), un trash latino qui renvoie les tueurs de l'organisation Wagner au rang d'aimables aide-soignants de maison de retraite, quoique certaines révélations récentes pourraient nous faire douter de l'innocuité de ces derniers mais là n'est pas le propos. Et le pire, c'est que tout ce boucan n'est occasionné que par un seul homme, Nestter Donuts étant un one man band même si on a l'impression d'entendre les Mummies croiser le fer avec les Makers au fil de ce foutoire sonore. Pas banal, surtout pour un gonze qui, paraît-il, monte souvent sur scène à poil, sans possibilité donc de cacher un quelconque atout dans sa manche (bien qu'un autre endroit de son anatomie pourrait fort bien s'y prêter), la légende allant jusqu'à prétendre qu'il est même capable de jouer des maracas avec sa bite, ses mains et ses pieds étant déjà pris par sa guitare et sa batterie, même squelettique. L'histoire ne dit cependant pas s'il peut souffler dans un kazoo avec ses narines ni s'il peut effleurer une cymbale avec ses oreilles. De là à supposer qu'il y travaille, il y a un pas que je serais tenté de franchir avec allégresse. "Flamenco trash" est le premier album de Nestter Donuts, un truc aussi crade que la mise à mort d'un toro dans l'arène, aussi sauvage que la charge d'une manade sur un village catalan, aussi vicieux que la razzia d'une caravane de gitans dans un champ de patatas. Quand je pense que certains n'ont de l'Espagne que la vision de l'indolence des amateurs de sieste au plus chaud de la journée. Personnellement, je ne sais pas si j'irai lui chatouiller les grelots à ce phénomène de foire plus mutant qu'une femme à barbe ou qu'un couple de frère siamois. Il ne revendique pas l'héritage d'un Hasil Adkins ou d'un Legendary Stardust Cowboy (Legendary Stardust Gaucho plutôt) por calderilla, ce qui lui confère un statut de campeador qu'un Rodrigo Diaz de Vivar ne peut plus lui disputer depuis longtemps. Caramba !

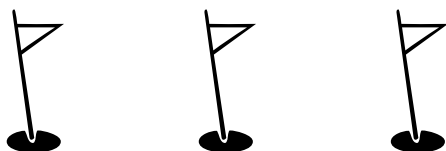
APOLOGIZE : Blind love & rockets (LP, Crapoulet/Emergence Records/Gestalt/Guerilla Vinyl/KBV Records)

Trente ans, c'est ce qu'il aura fallu à Apologize pour conjurer le sort et finalement sortir son premier disque. Apologize naît des cendres encore fumantes de Kromozom 4 en 1988, avec trois membres de ce groupe parisien fondateur. Philippe Roizès, le chanteur d'Apologize, est même un activiste convaincu de la scène hardcore de l'époque puisque c'est à lui que l'on doit les compilations "France profonde", avec Kromozom 4, R.A.S. ou l'Infanterie Sauvage, on reste en famille. L'aventure Apologize ne dure que quelques années et, à l'exception d'un titre sur la compilation "Hardcore evolution" sur le label Jungle Hop International, le groupe ne sort aucun disque. Et ne fonde donc aucune dynastie appelée à régner sur le hardcore français, ou même parisien. "Blind love & rockets" est donc le premier album d'Apologize. Il s'agit de la troisième démo du groupe, enregistrée en 1991 avec un batteur "intérimaire", Thomas, des Burning Heads, alors en pause. Ce mini album, au son plus que correct pour une démo, preuve que, au début des années 90, la France commence à s'émanciper d'un certain complexe d'infériorité par rapport aux anglo-saxons, ce mini-album donc semble comme échappé de la scène de Washington D.C. Philippe Roizès, toujours lui, a même séjourné chez lan MacKaye (Minor Threat, Fugazi, Dischord Records), il eut dès lors été étonnant qu'il n'en ramène pas quelque chose du son de la capitale américaine et qu'Apologize ne se glisse subrepticement par la porte entrouverte. En bref, il y avait peu de chances qu'Apologize fasse du punk à roulette tendance californienne ou du punk phaco tendance britannique. Malheureusement, le groupe ne parviendra pas à stabiliser une formation homogène (trois batteurs en trois ans, ça ne simplifie pas les rapports humains) ni même une idée musicale directrice, comme en témoigne l'évolution funk, voire même rap (oui, ça craint hein ?), de certains musiciens après le split. Au point que personne n'envisage, aujourd'hui, une quelconque reformation, même éphémère histoire de célébrer la sortie de ce disque. Qui

vient néanmoins à point pour qui a su attendre des jours meilleurs. Trente ans plus tard, les six titres de "Blind love & rockets" ont très bien vieilli, sans prendre une ride, tout le monde ne peut pas en dire autant. Cette sortie remet de façon classique un coup de projecteur sur un groupe méconnu d'une période où tout restait à écrire. Si Apologize n'en a pas profité à l'époque, nul doute que de petits cousins plus ou moins issus de germain ont su en tirer des leçons pour leur propre compte. Pour l'instant, en revanche, les deux premières démos, enregistrées en 1989, paraissent devoir encore sommeiller dans quelque tiroir obscur pour une durée indéterminée. Le coup de la belle au bois dormant punk ? Si ça doit durer cent ans, on ne sera plus tellement nombreux à assister au réveil, sans parler de l'haleine de marsouin que ça risque d'exhaler.

Tony VALENTINO : A suite case full of dreams living on Laurel Canyon USA (CD autoproduit)

Les plus âgés d'entre vous, ou les plus intéressés par l'histoire du rock'n'roll, auront sûrement reconnu en Tony Valentino l'ex guitariste des Standells, impeccable groupe californien qui, dans les années 60, a fait saliver une bonne partie de la planète avec son standard "Dirty water" et s'est imposé comme l'une des pierres angulaires du mouvement garage-punk de cette décennie où tout s'accélérait. Aujourd'hui, Tony Valentino, fantôme toujours fringant, comme toutes les vieilles gloires américaines du rock'n'roll, continue à capitaliser sur l'image de marque des Standells, même pour ses aventures solo. Ainsi, ce nouvel album indique-t-il clairement Tony Valentino of the Standells en gros sur la pochette, s'autoproclamant même "parrain du punk" au passage, et quitte à en rajouter une couche passésiste, la photo du guitariste date probablement des années 70, Valentino posant sur une moto dont le réservoir est peint aux couleurs du drapeau américain, syndrome "Easy rider". Aujourd'hui, les Standells existent toujours, emmenés par le dernier membre original encore en place, le chanteur et organiste Larry Tamblin, frère de l'acteur Russ Tamblyn ("West side story", "Twin Peaks", "Django unchained"), même si son impact scénique n'est certainement plus aussi détonnant qu'à l'époque. Tony Valentino a quitté le groupe à la fin des années 2000. Curieusement, pour un musicien qui affiche avec autant de détermination son américanité, il n'est pas américain depuis si longtemps que ça. En effet, de son vrai nom Emilio Tony Bellissimo (un nom fort peu modeste bien qu'il n'y soit pour rien) il est né en Italie en 1941 et n'a émigré aux Etats-Unis qu'en 1958, en pleine explosion rock'n'roll, il n'y a pas de fatalité. Bref, "A suite case full of dreams living on Laurel Canyon USA" est son premier album solo, enregistré avec juste un bassiste et un batteur, qui fait donc la part belle à son jeu de guitare, avec des titres majoritairement mid-tempo. L'énergique "Kixx on the Strip" ou le sautillant "Smoking sensimia" (aux faux relents à la Bobby "Boris" Pickett) restent des exceptions. Mais bon, à 80 ans, on ne peut pas non plus lui demander de continuer à sauter partout comme une puce épileptique. Un disque qui souffle le chaud et le froid. Ainsi, "I'm a sucker for my baby", au titre pourtant fort narquois, pâtit-il de la seconde voix d'une chanteuse d'opéra singulièrement déplacée dans le contexte et un brin énervante, ou "Everybody is pushing and shoving", un pseudo bonus pourtant dûment mentionné, ne convainc-t-il guère avec son rythme dansant et bancal façon fin de soirée imbibée sur un dancefloor déserté. Ailleurs, on se promène entre americana et country lancinante, avec, parfois, de sérieux accents dylaniens ("Living on Laurel Canyon 1969"). C'est bourré de slide guitar, de 12 cordes et d'une nostalgie des grands espaces qui n'appartiennent qu'à une certaine frange du rock américain, celle qui n'attend plus rien des mouvements musicaux créés par des modes aussi éphémères que leurs géniteurs sont en manque de neurones. Tony Valentino n'a certes rien inventé, mais il sait néanmoins explorer des territoires pas encore ensevelis sous les débris touristiques, comme "Curiosity" et sa guitare tout en errances sidérales et dérapages ferrugineux. Globalement, et même si le chant n'est pas le point fort de Tony Valentino, ce disque se laisse écouter, comme on s'intéresse aux histoires racontées par un aïeul devant la cheminée, sans surprise mais sans faiblesse majeure.



ARGENT ARDENT : Punk (CD, Milano Records - www.milano-records.com)

Après trois audiences intenses, la sentence est irrévocable et tient en un mot : "Punk", titre du nouvel album d'Argent Ardent, logique, puisque ce sont eux qui ont prononcé le verdict. C'était même plié d'avance, dès le début de l'aventure, le groupe parisien s'étant d'emblée placé sous la protection d'un vocable qui, comme celui de "rock", a été tellement malmené depuis quelques décennies qu'il en est parfois devenu caricatural, voire gênant, ce qui procède d'un beau paradoxe puisque le punk se voulait tribulation autant que non-conformiste, ce que beaucoup, aujourd'hui, ont oublié. Du coup, Argent Ardent préfère remonter aux sources, au mitan des années 70 quand, tant à New York qu'à Londres, quelques jeunes gens tout juste sortis de l'adolescence décidèrent d'accélérer un chouia l'exécution d'une poignée d'accords tellement organiques et roboratifs qu'on se demande comment personne n'eut l'idée d'y penser avant... encore que, dans les sixties, les adeptes d'un garage grinçant, punk avant l'heure, n'étaient déjà pas loin du graal, mais, comme Perceval, ne pensèrent pas à se poser la question fatidique. En un retour de balancier qui reste la pierre philosophale irréfragable de l'Histoire avec un grand "H", Argent Ardent repart donc du B. A. BA de l'affaire, rythmique binaire, une paire d'accords salutaires, des textes qui tiennent plus du quatrain que de l'épopée homérique et des chansons qui ne dépassent pas les trois minutes réglementaires, Argent Ardent ne ment pas dans ses affirmations, on parle bien de punk, pas de rock progressif, encore moins d'opéra-rock. De toute façon, les vingt secondes d'"Argent Ardent" (le morceau, entre gimmick et jingle) ou les trente neuf de "Droit dans le mur" (entre slogan et accroche revendicative) n'autorisent guère de développer un propos qui se veut immédiat, opiniâtre et direct comme une "opération militaire spéciale" à l'hypocrisie aussi cynique que celle, plus intellectuelle (hum !), de son commanditaire. Avec un peu d'avance, Argent Ardent inaugure les célébrations du cinquantenaire du punk. Pour un mouvement qui prônait l'urgence, c'est plutôt bien vu les gars. Ainsi les autres ne pourront apparaître que comme des suiveurs, nombre de (pseudo) punks contemporains ne seront ainsi pas dépaysés. Pour ce qui concerne les quatre membres du groupe, on est certain qu'il s'agit bien de la musique de leur jeunesse puisque leur moyenne d'âge doit bien tourner, elle aussi, autour du demi-siècle. J'en connais d'autres qui se sont pris la même baffe dans le museau, qui ne s'en sont pas remis et qui continuent à éponger le raisiné qui leur coule du pif sans s'en soucier plus que ça, comme dans un bon vieux pogo bien viril. Le morceau de clôture du disque, "Présent", résume bien cet état d'esprit qui ne se projette surtout pas vers un avenir incertain et hypothétique, les deux années qui viennent de s'écouler et celle qui démarre à peine nous ont appris à ne pas se piquer d'optimisme béat mais plutôt de réalisme et de pragmatisme ordinaire. Sale temps pour les "madame Irma" de bazar mais grand beau pour les instinctifs, c'était d'ailleurs le titre de l'album précédent d'Argent Ardent, logique je vous dis.

MINISTRY : Moral hygiene (CD, Nuclear Blast - www.nuclearblast.com)

Il en va du rock'n'roll comme du reste, certains lui ont voué leur âme et leur corps. C'est le cas d'Al Jourgensen et de son projet Ministry. Certes Ministry est un groupe, mais le père Jourgensen en a fait son bébé quasi exclusif. Il est partout, au chant, à la guitare, occasionnellement acoustique (Believe me), à la basse, aux samples, aux claviers, à l'harmonica, aux percussions, qu'on se demande s'il y a quelque chose qu'il ne sait pas faire, d'autant que, pour couronner le tout, il endosse aussi le Perfecto de producteur. Remarquez, l'ubiquité dont il fait preuve est salement contagieuse puisque ses comparses donnent eux aussi dans le couteau suisse, comme Michael Rozon, ingénieur du son et programmation des machines, choeurs, theremin, claviers, tambourin, Billy Morrison, designer et guitare, basse, claviers, programmation, choeurs, ou Liz Walton, photographe et choeurs ou samples. A croire que, le matin, en arrivant au studio, on met tous les noms dans un chapeau et on tire au sort qui va faire quoi aujourd'hui. Une attitude qui réussit plutôt bien à Ministry, fidèle à cette façon de faire depuis une éternité pour ne pas dire depuis toujours. Une ouverture d'esprit qui autorise même Al Jourgensen à tenter des aventures extra-conjugales qui ne se transforment jamais en crises de jalousie. Ainsi entend-on ici ce vieux briscard de Jello Biafra (reformant ainsi le couple directeur de Lard) dont l'acidité vocale se fond dans le décor ("Sabotage is sex") et même un sitar qui est bien le dernier truc qu'on s'attend à trouver sur un disque de Ministry ("Broken system"), mais qu'on se rassure, Al Jourgensen n'a pas encore viré George Harrison. Car ce Ministry nouveau n'a rien à envier au gros rock'n'roll qui tache tendance

industrielle que le groupe tartine depuis quarante ans maintenant. C'est si vrai qu'une reprise comme "Search and destroy" est tellement méconnaissable qu'il faut se référer aux paroles pour être certain qu'on parle bien du morceau des Stooges, qui, eux-mêmes, n'étaient pourtant pas réputés pour leurs bucoliques escapades. Ministry et Al Jourgensen ne sont en rien assagis par l'âge ou la sempiternelle maturité dont on attend de tout un chacun qu'il l'oblige à se vautrer dans le conformisme béat et le gréganisme lisse. Même la mort du guitariste Mike Scaccia en 2012, le plus vieux compagnon d'armes de Jourgensen, dans Ministry depuis 1989, n'a pas eu raison du groupe alors que Jourgensen lui-même, à l'époque, avait évoqué la possibilité d'un sabotage suite à ce décès. Mais les cow-boys, une fois entrés dans la légende de leur vivant, ne meurent plus jamais vraiment, encore moins quand leur vieux cœur de baroudeur bat encore. Il n'y a que quand celui-ci lâchera son propriétaire pour de bon, au sens biologique et médical du terme, que Jourgensen mourra, et avec lui Ministry. Pour l'heure, le pistolero affichant encore bon pied, bon œil, bon foie et bonnes artères, il n'y a guère de risque à parier sur quelques années supplémentaires de résistance musicale. "Moral hygiene" est le quinzième album studio de Ministry. Seulement pourrait-on dire, mais ce serait oublier la dizaine de live, et surtout, la palanquée de projets parallèles impliquant Al Jourgensen au fil des âges, dont Revolting Cocks, avec Richard 23 de Front 242 (6 albums, série en cours), Pailhead, avec Ian MacKaye de Minor Threat et Fugazi, Acid Horse, avec Richard Kirk et Stephen Mallinder de Cabaret Voltaire, Buck Satan and the 666 Shooters, la country selon Al Jourgensen, ou encore Surgical Meth Machine, projet speed-metal en hommage à Mike Scaccia. On peut alors comprendre que Jourgensen n'ait plus beaucoup de temps à consacrer au macramé ou à la collection de timbres. Si "Moral hygiene" ne surprend pas les aficionados de Ministry, ce n'est pas non plus l'album le plus révolutionnaire du groupe malgré les trois années passées à l'élaborer. Mais retourner les meubles, est-ce vraiment encore ce qu'on demande à un groupe quadragénaire ? Tant qu'il reste valide et qu'il ne déçoit pas, savourons et profitons.



NEWS

Le label vosgien **Deviance** a passé le cap d'une nouvelle année, plus ou moins comme tous ceux qui ont survécu à la dictature sanitaire, et annoncent de nouvelles sorties : **Human Fault** (anarcho-punk tchèque) avec 2 albums parus en 2014 et 2017 réunis sur un seul vinyl, c'est dire si ça dépote ; **Erratum** (hardcore-crust stéphanois) et leur premier album ; **Social Experiment** (vétérans anarcho-punks gallois) et leur deuxième album en vinyl orange, donc plein de vitamines ; **Old Rotten Bastards/Ceinture Noire** (trash-punk et hardcore-punk de Nancy) pour un split qui vous déboîte la rotule au flipper et sur tatami avec force coups bas ; **Antigen/Socialstyrelsen** (crust tchèque et suédois) : www.deviancerecords.com @@@ **W-Fenec** est un bon gros fanzine en quadrichromie qui en est déjà à son n° 49. Au sommaire : les **Sheriff**, **Danko Jones**, **Headcharger**, parmi les gens qu'on peut aussi croiser en train de faire leur marché dans notre rue. Pas de diffusion papier, téléchargeable uniquement

à cette adresse, avec une lecture plus facile désormais : www.w-fenec.org @@@ L'excellent groupe américain de ska les **Slackers** annonce la sortie de son nouvel album, "Don't Let The Sunlight Fool Ya", sur **Pirate's Press**, le gage de belles éditions vinyl (jaune soleil couchant et bleu) : www.theslackers.com @@@ Ca faisait un moment que je n'avais plus de nouvelles de **Cocaine Piss**, le groupe de teigneux noise-punk belges, ils viennent de retaper leur site Internet, en attendant quelques nouvelles exactions musicales : www.cocainepiss.com @@@ Nouvelle réédition chez **Dirty Punk**, deux singles et un EP de **U.K. Subs** (circa 2017/2018) réunis sur un même vinyl, "Welcome to the 2.0 world". Et comme les neuf titres regroupés faisaient quand même un peu chiche pour constituer un vrai album, cinq morceaux live ont été ajoutés. Et comme le label alsacien ne fait jamais les choses à moitié, un CD est glissé dans la pochette, avec les neuf titres studio plus l'intégralité du concert d'où sont extraits les live. Et comme la devise de Dirty Punk pourrait être "y en a un peu plus je vous le met quand même", tout ça paraît en deux couleurs de pochette différentes. Et comme... Oui, non, c'est déjà pas mal, la gourmandise étant un vilain défaut on va s'arrêter là, vous avez déjà de quoi vous barbouiller les babines : www.dirtypunk.fr @@@ Chez **Crapoulet** vient d'être rééditée la compilation "Rapsodie en France" en vinyle avec un gros livret de 24 pages, panorama de la scène hardcore de l'époque avec des groupes comme **Final Blast**, **Kromozom 4** ou **Heimat Los**. Pour garnir votre panier repas, c'est ici : <http://crapouletrecords.limitedrun.com/> @@@ **Mass Prod** est toujours en mode rythme de croisière avec quelques sorties choisies : nouvel album de **La Raymonde** (soit deux **Clébard**s en fugue), double album des **Tukatukas**, nouvel effort de **La Fraction** et deuxième crochet du droit de **Capricörn** (je sais, vous ne vous êtes pas encore remis du premier, ça tombe bien, pas la peine de ranger le sparadrap, ça va encore servir, autant de temps de gagné) : www.massprod.com @@@ Il n'y a plus que des vieux tromblons comme moi pour faire encore du zine papier. Désormais, l'avenir semble être au zine en ligne. Bah, tant que ça parle de la musique ah que qu'on aime, qu'importe le flacon, même virtuel, tant qu'on a l'ivresse, même intellectuelle. Ainsi le blog **Les monstres (sacrés ?) de la musique électrique** nous offre-t-il son lot d'interviews, de chroniques et autres articles de fond pour disséquer ce vieux cadavre qu'est le rock'n'roll, qui bouge encore pas mal compte tenu de son état de décomposition parfois bien avancé (si vous avez vu des images récentes des **Rolling Stones**, de **Phil Collins** ou de **Jean-Louis Aubert** vous voyez sûrement de quoi je parle). Heureusement, beaucoup ne sont pas aussi délabrés et puis il y a toujours les petits-enfants putatifs qui n'ont pas encore ces problèmes existentiels, d'où l'intérêt de se pencher sur leur cas. Si vous voulez apporter votre pierre à l'édifice, n'hésitez pas, toutes les bonnes volontés sont bienvenues : <https://monstres-sacres.blogspot.com/> @@@

L'ENCLYCO DÉGLINGO DE LÉO

SAINT-VULBAS

Charmante bourgade dont personne n'a jamais entendu parler mais qui, depuis près de 50 ans, est définitivement fâchée avec l'anatomie humaine et ses lois mathématiques. Si la commune compte environ 1 300 habitants, il est fort probable qu'on y recense beaucoup plus de bras, de jambes ou d'yeux que ce que la simple logique arithmétique suggère, soit, en principe 2 600 de chaque, nonobstant les quelques unijambistes, manchots ou borgnes qu'on pourrait y trouver. Si le nom de Saint-Vulbas ne vous dit rien, il y a une bonne raison à cela, c'est loin d'être le lieu de villégiature rêvé pour le touriste normalement constitué, lui. Vous ne risquez pas de trouver cette commune dans le Guide du Routard ou le Petit Futé. En effet, qui aurait l'idée saugrenue d'aller passer ses vacances, ou même un week-end, voire une banale soirée au restaurant, à côté de la centrale nucléaire du Bugey puisque la dite usine à saloperies radioactives est située sur le territoire de cette commune. On comprend qu'on y fasse profil bas et qu'on évite d'y faire parler de soi. La croix est déjà bien assez lourde à porter au quotidien sans qu'on y ajoute la honte publique et médiatique. Villibadois ? Moi ? Jamais ! Tel pourrait être le credo des indigènes en cas de rencontre inopinée avec un aventurier perdu qui viendrait à demander son chemin à l'autochtone. Pourtant, au départ, ce petit coin de verdure en bordure du Rhône, dans la plaine de l'Ain, entre Bas-Bugey et Côtière, devait être plutôt agréable à vivre. Ainsi, entre la Révolution Française et mai 68, le nombre d'habitants tanguait entre les 250 (au sortir de la Seconde Guerre Mondiale) et les 700 âmes (sous la IIème République). En 1975, peu après la mise en service de la productrice de déchets nucléaires, la population monte brusquement à près d'un millier. Une véritable explosion démographique, au sens figuré, en attendant



l'autre, la vraie, au sens premier, qui arrivera inévitablement un jour ou l'autre. Pour construire une telle horreur il faut des bras. Qui tombent presque aussitôt puisque, en 1982, on ne compte plus que 450 irréductibles irradiés. De là à penser que, quelques années avant Tchernobyl, un nuage de Bugey a pu nimber la région de son aura destructrice, il ne faudrait pas avoir les idées si mal placées pour l'imaginer. Depuis, ça a regimpé régulièrement et avec efficacité, le nombre de petits bonshommes en combinaison NBC (dont le port est obligatoire du berceau au tombeau) ayant triplé en 25 ans. À moins qu'on compte les bras ou les jambes (à raison de trois ou quatre par individu, ça chiffre vite) plutôt que les cerveaux. Le mode d'emploi du formulaire de recensement n'est pas très clair sur ce point. Si vous empruntez pour vous faire construire à Saint-Vulbas, vous avez intérêt à avoir un solide apport personnel car je doute qu'on vous prête à plus de 10 ans compte tenu de votre faible espérance de vie. Remarquez, ça vaut aussi pour le banquier, donc, avec un peu de chance, il sera mort avant vous. C'est un coup à tenter, comme pour le Loto. Une sorte de viager inversé, tout aussi hasardeux cependant, une sorte de compensation vu qu'il ne doit pas y avoir pléthore de retraités dans le coin.

Au moins Saint Vulbas, qui a donné son nom à la commune, n'a-t-il pas souffert cette déchéance. Mais, au fait, qui était donc cet énergumène ? De son vrai nom Willibad, francisé en Villebaud, c'était un noble bourguignon ayant servi dans les armées du roi mérovingien Dagobert Ier. En 635, Willibad dirige une expédition contre les Gascons qui viennent de se révolter. Il en revient victorieux et reçoit le titre de "patrice" (vieille résurgence de l'Empire Romain) avant de se retirer dans ses terres bourguignonnes et de devenir gouverneur de Franche-Comté et du Pays de Gex. À la mort de Dagobert, en 638 ou 639 (l'état-civil n'était pas très précis en ces temps qu'on dit obscurs, même pour les rois), la reine Nantilde (ou Nantechilde), veuve de Dagobert et régente du royaume franc au nom de son fils Clovis II, nomme un nouveau "maire du palais" de Bourgogne (sorte de premier ministre qui détient, de fait, le pouvoir), Flachoad. Dont les déclarations sonnent creux et qui a bien du mal à se faire respecter, les nobles bourguignons reconnaissant plutôt l'autorité de Willibad. À l'époque, ce genre de conflit d'influence et de présence se règle rapidement, Flachoad fait purement et simplement assassiner Willibad en 642. Sauf que, peu après, atteint de fièvre, Flachoad meurt à son tour, dans de grands tourments physiques selon la chronique. Il n'en faut pas plus pour faire de Willibad un martyr, mort non pour la foi mais pour la justice. Les religieux du monastère de Condat, aujourd'hui abbaye de Saint-Claude, dans le Jura, en remerciement des bienfaits que Willibad leur avait accordés, font transférer son corps dans l'église du village qui, au fil du temps et des déformations toponymiques, est devenu Saint-Vulbas. Le sarcophage en marbre blanc du saint y est toujours visible. Détruit pendant la Révolution Française, il a été reconstruit à l'identique après celle-ci. Selon le procès-verbal, les ossements étaient intacts – ce dont on peut douter, puisque les révolutionnaires qui ont détruit le sarcophage l'ont fait en criant à l'imposture, il est donc peu probable qu'ils n'en aient pas profité pour provoquer quelques fractures post-mortem – et ont donc retrouvé leur place à l'intérieur. Quant à savoir si ce sont bien ceux de Willibad, c'est une autre histoire. Rien ne ressemble plus à un fémur qu'un autre fémur, tant qu'il est humain. Si ça se trouve, c'est Jojo le clodo qui repose aujourd'hui dans le coffre-fort immaculé.

Plus récemment, on a découvert sur la commune une autre tombe, celle d'une "princesse" de l'âge du fer, vieille de 2 500 ans. Cette

femme avait été enterrée dans un sarcophage creusé dans le tronc d'un chêne. D'âge mûr, selon ce qu'a révélé l'étude de son squelette, elle a été enterrée avec de nombreux objets, plats en céramique, poterie, bracelets en perles de verre, ceinture en cuir couverte d'applications en alliage de cuivre. Un véritable trésor archéologique. Comme quoi, les sépultures, à Saint-Vulbas, c'est une tradition, encore aujourd'hui au pied de la centrale. On n'échappe pas à son destin.

F.A.N.T.A. : Mi zona de confort ! (CDEP, Monster Zero)

Je ne suis pas certain que le nom du groupe barcelonais ait quelque chose à voir avec la boisson gazeuse bourrée de produits chimiques, mais la coïncidence est rigolote à défaut d'être complotiste. D'autant que la musique de F.A.N.T.A. est aussi tumultueuse que les bulles de la sus-dite boisson après avoir bien secoué la bouteille ou la canette. Ça pétille, c'est le moins que l'on puisse dire. En même temps, c'est bien ce qu'on attend du punk'n'roll tel que pratiqué par ce trio qui semble tourner à la sangria plutôt qu'au jus de fruit. Depuis 23 ans que le groupe existe, ce EP est le septième de la formation, qui a aussi sorti sept albums, pas de jaloux au niveau des formats. Des disques qui prouvent de manière rémanente leur intérêt pour des gens comme les Ramones, on s'en serait douté, au point d'avoir consacré un EP à rendre hommage à Johnny Ramone, ou les Queers, dont ils reprennent ici "I can't get over you", adapté dans la langue de Cervantés sous le titre "No lo voy a superar", sans parler, autre évidence, du cinéma d'horreur ou de série Z. Bref, les ibères ont bon goût et bon fond.

The RUMJACKS : Brass for gold (CD, ABC Records/Four Four)

Les Australiens the Rumjacks semblent avoir mis les confinements à répétition de leur pays, l'un des plus durs, avec la Chine (faut-il y voir un symbole de l'autoritarisme forcené de leur premier ministre Scott Morrison ?), dans sa "lutte" contre le COVID pour s'installer devant page et partition blanches et laisser libre cours à leurs divagations musicales. En 2021, le groupe de Sydney faisait paraître son cinquième album, "Hestia", et, en ce début 2022, il sort ce qu'il appelle un EP, "Brass for gold", mais un EP gonflé aux stéroïdes avec ses huit titres. Personnellement, j'appelle ça un album mais chacun manie la terminologie comme il le sent. Une chose est sûre, si les Rumjacks ne désavouent pas le punk celtique de leurs débuts, le flûtiau omniprésent dans leur musique en atteste, ils s'ouvrent de plus en plus à d'autres variations musicales, comme le ska voire le rock musclé (eux n'hésitent même pas à parler de hard-rock, je ne les rejoindrai cependant pas sur cette voie, ça n'est quand même pas Iron Maiden ou Judas Priest), sans qu'il y ait antagonisme quelconque entre ces différents styles, sans que le groupe en sorte transfiguré non plus. Dans un morceau comme "On a sombre saturday" on croit même discerner des échos du thème de "Twin Peaks", ce qui montre l'étendue de leur champ des possibles. Ce disque, tout comme "Hestia" d'ailleurs, est un marqueur dans l'évolution du groupe après le décès de leur batteur, Anthony Matters, et le départ de leur chanteur-fondateur, Frankie McLaughlin, pour incompatibilité d'humeurs, au sens propre. Leurs remplaçants respectifs paraissent donc avoir amené du sang neuf dans l'équipe, de quoi, en tout cas, leur permettre de pondre deux disques en deux ans, ce qui ne leur était jamais arrivé, à part en 2009, à leurs débuts, avec deux EP, déjà des EP XXL d'ailleurs, ce qui en dit long sur leur propension à en mettre un peu plus quand il y a matière. De quoi fidéliser la clientèle.

